

Dan Waddell

DEPUIS LE TEMPS
DE VOS PÈRES

roman

Traduit de l'anglais par Jean-René Dastugue

ROUERGUE



*Celui-ci est pour Sunshine.
Merci de m'avoir aidé à traverser des moments difficiles.*



La bougie posée sur le rebord de la table de nuit était presque entièrement consumée. Sa flamme vacillait et projetait des ombres dansantes sur le mur. Sarah sentait le mouvement rythmé et paisible de la respiration de ses sœurs dont les poitrines se soulevaient et s'abaissaient. La facilité avec laquelle Henrietta et Emma parvenaient à s'endormir à peine leur tête posée sur l'oreiller avait le don de l'énerver, car il lui fallait se tourner et se retourner pendant une éternité avant de trouver le sommeil.

Mais pas ce soir. Elle se tenait raide, immobile sous les couvertures. Si elle bougeait, elle n'entendrait plus les voix étouffées qui lui parvenaient de la pièce voisine.

Il était question de son avenir, de sa vie.

Elle entendait sa mère implorer avec douceur, sangloter parfois. « Je ne souhaite pas vous désobéir », disait-elle. « Mais il a soixante-sept ans. Cela ne vous semble pas mal ? »

Le grondement sourd de la voix de son père était plus difficile à comprendre. Sarah sortit de sous les couvertures et avança prudemment jusqu'à la porte. L'air qui lui sortait des narines se transformait en buée dans l'atmosphère glacée. Elle frissonna. La nuit de septembre était limpide et froide mais, sous sa chemise de nuit, ses sous-vêtements lui en épargnaient la morsure. Elle ouvrit lentement la porte et se glissa dans l'obscurité du couloir. La conversation était plus nette.

« Sarah n'a que quatorze ans !

– Tu n'avais que quatorze ans, Annaleah, lorsque tu m'as été promise par ton père, ou tout au moins l'homme qui avait autorité sur toi. » Sarah percevait l'irritation de son père. Elle s'était déjà attiré ses foudres de nombreuses fois en raison de sa hardiesse.

Sa mère réprima un sanglot. « Que le Seigneur me pardonne, mais je me dois de protester...

– Assez ! » Le silence s'installa.

Seigneur, non. Hesker ? Sarah revoyait son estomac énorme, ses yeux globuleux, ses joues flasques, parsemées de poils, et ses lèvres molles et luisantes qu'il humidifiait d'un rapide coup de langue. Elle avait un goût de métal dans la bouche, signe de bile. Elle sentit la nausée s'emparer d'elle.

« La cause est entendue. Je ne souhaite plus en entendre parler.

– Mais, Orson...

– Annaleah! » Le ton était résolu, sans appel.

Elle comprit que les protestations de sa mère venaient de prendre fin. Une larme tiède descendit lentement le long de sa joue. Elle regagna prestement sa chambre avant que son père ne se rende dans la sienne. Cela faisait fort longtemps qu'il n'honorait plus de sa présence celle de son épouse.

Elle tomba à genoux à côté de son lit et enfouit son visage baigné de larmes dans ses mains. Elle n'avait plus d'autre recours que le Seigneur.

« Notre Père bien-aimé qui êtes aux cieux, je vous rends grâce pour les bénédictions que vous m'avez accordées ainsi qu'à ma famille. La nourriture sur notre table, l'abondance des récoltes, la bonne santé du bétail. La manière dont vous avez épargné Joseph junior, lorsque la peste l'a frappé cet été et que tout espoir semblait vain. Je vous rends grâce pour tout cela et pour tant d'autres bénédictions. J'implore votre bonté. Si votre volonté est bel et bien que j'épouse Hesker Pettibone, je vous supplie de la reconsidérer. Je vous prie d'excuser mon insolence, mais je vous demande, humblement et respectueusement, de ne pas me laisser épouser ce vieux pourceau bedonnant – pardonnez cette description bien peu charitable. Si par malheur vous ignoriez ma requête, alors, pauvre de moi. Dès lors, je ne répondrai plus de mes actes. Amen. »

Tandis que Sarah remontait dans le lit, cherchant de ses pieds glacés une source de chaleur, elle entendit les sanglots étouffés de sa mère dans la chambre voisine. Bizarrement, cela lui donna de la force.

Je préférerais brûler en enfer que subir une vie de désespoir et de souffrance, pensa-t-elle.

1

L'inspecteur principal Grant Foster poussa un soupir de lassitude en s'accroupissant à côté du corps de la femme, baigné par la lumière crue des lampes à arc installées dans le jardin, qui donnait l'impression d'annoncer le lever du jour. La nature humaine ne s'était décidément pas bonifiée pendant sa convalescence. Il se releva, grimaçant légèrement sous l'effet de la douleur qui lui vrilla la jambe, provoquée par la plaque de métal qui maintenait son tibia droit. Le souffle froid du vent sur sa nuque le fit frissonner. Il ne portait pas de manteau, s'étant imaginé, lorsqu'il avait été appelé pour le meurtre d'une femme à son domicile, qu'elle avait été découverte à l'intérieur et non pas au-dehors, sur une petite pelouse où l'on n'avait pas passé la tondeuse depuis un bon moment.

La gorge avait été tranchée. Le corps gisait dans une mare de sang. Foster parcourut le jardin du regard. Les trois côtés étaient clos par de hautes palissades qui procuraient une certaine intimité, même si les fenêtres situées à l'étage des maisons environnantes devaient avoir une vue partielle. De jeunes couples d'actifs y vivaient et ne regagnaient leur domicile qu'à la tombée du jour. Aucun d'eux n'avait vu le corps. Foster trouvait que le tueur avait pris un risque inutile.

Il retourna dans la maison. Le salon était propre et bien rangé, sans signe de lutte. Foster se frotta vigoureusement le visage de la main droite. Le mois de novembre commençait à peine et c'était la première semaine de sa reprise. Il avait insisté pour être de garde. Le corps avait été découvert à minuit et l'appel était arrivé ce mardi matin, à quatre heures. Il avait enfilé son vieux costume, réalisant alors qu'il avait la place de glisser ses pouces entre son ventre et

son pantalon, ce qui l'avait obligé à dénicher une ceinture qu'il avait dû serrer jusqu'au dernier cran. Cela faisait à peine plus de six mois qu'il avait été torturé, battu et sauvé de la mort à quelques secondes près. Pendant toutes les nuits solitaires passées à se morfondre, seule la pensée de reprendre son travail lui avait permis de tenir le coup. Quelquefois, lors de ses plus violents cauchemars, le souffle chaud de Karl Hogg dans ses narines, l'effroyable douleur de son tibia et de son péroné qui cédaient sous le poids du maillet¹, il lui était arrivé de penser que ce moment n'arriverait jamais.

Malgré tout, il était là ; sa première affaire depuis son retour.

Il se serait plutôt attendu à un règlement de comptes entre gangs, probablement un pauvre gosse poignardé dans une rue de Shepherd's Bush ou de Kensal Rise. À la place, il avait droit à ça – une femme morte, allongée dans le jardin d'une maison victorienne luxueusement meublée, dans une rue chic et tranquille de Queen's Park, un ghetto de la classe moyenne, coincé entre Kensal Green et Kilburn.

L'inspecteur Heather Jenkins pénétra dans le salon, un photographe de scènes de crime sur les talons. « Vous permettez que je... », commença celui-ci tout en avançant vers le jardin avec nervosité.

« Faites votre boulot », répondit Foster.

Il se tourna vers Heather. Ses cheveux étaient ramenés en arrière et attachés serré. Elle avait l'air pâle et fatiguée. De mauvaises nouvelles, songea-t-il.

« La victime s'appelle Katie Drake », dit-elle. « Trente-sept ans. Actrice. Ce sont des voisins qui habitent à deux portes d'ici qui l'ont découverte. Ils ont les clés. Ils ont été alertés par un ami de Katie. Elle et sa fille ne se sont pas présentées à la patinoire où ils devaient célébrer les quatorze ans de la jeune fille. »

Foster eut un frisson d'appréhension. « Et où se trouve-t-elle ?

– Nous n'en savons rien. Elle a disparu. »

Tout le monde était sur le pont. La Criminelle de Londres au grand complet. Chiens, hélicoptères, des centaines d'officiers qui

1. Voir *Code 1879* chez le même éditeur.

se préparaient à frapper aux portes, prêts à secouer chaque pédo-phile et chaque pervers de l'ouest de Londres et au-delà. Tous attendaient le lever du jour pour commencer. Un examen rapide du corps de Katie Drake avait permis de déterminer qu'elle était morte la veille, dans le courant de l'après-midi, peut-être dès quatorze heures. Sa fille, Naomi, avait été aperçue pour la dernière fois à l'école vers quinze heures quinze. Son cartable était au rez-de-chaussée. Elle était donc rentrée chez elle. Mais que s'était-il passé ensuite ? La situation n'était guère rassurante. Trouvez-les pendant les six premières heures, sinon vous cherchez un cadavre. C'était le mantra en cas de disparition d'enfant. À moins que...

Il ne pouvait écarter l'idée que c'était peut-être elle qui avait fait cela. Tuer sa mère avant de s'enfuir.

Foster était debout dans le salon de la victime. Il avait entre les mains une photographie d'école de l'adolescente, comme s'il s'attendait à ce qu'elle lui confie un secret. Il la reposa sur la cheminée, son visage maintenant gravé dans son esprit. Les cheveux longs, blonds et raides ; les yeux bleu pâle ; le sourire mal assuré et plein d'espoir d'une jeune fille sur le point de devenir une femme. Il se demanda avec angoisse dans quel état elle se trouverait lorsqu'ils finiraient par la retrouver.

Il jeta un coup d'œil circulaire sur la pièce. Elle était immaculée, pas un grain de poussière, les livres et les magazines parfaitement empilés sur la table basse, les coussins bien gonflés, disposés à chaque extrémité du canapé. Katie Drake semblait faire partie de ces gens qui ne supportent pas le désordre. Il déambula dans la cuisine située à l'arrière du salon.

Là encore, tout était impeccable. Deux verres étaient posés sur l'égouttoir. Ils avaient été lavés. La bouilloire était débranchée et la machine à café étincelait. Foster actionna la pédale de la poubelle métallique. Rien de particulier. Le réfrigérateur était bien rempli. À en juger par la quantité d'ingrédients servant à confectionner des soupes et des salades, Katie et sa fille aimaient manger sainement.

Foster interpella l'un des membres de la police scientifique pour lui rappeler de ne pas oublier les deux verres posés à côté de l'évier. Il inspecta ensuite toutes les portes et les fenêtres de la maison.